

NO







Un film de **PABLO LARRAÍN**

Avec
GAEL GARCÍA BERNAL

SORTIE : 6 MARS

Chili, Etats-Unis - Durée : 1h57
Format image : 1.37 - Format de projection : 1.85 - Son : Dolby SRD

DISTRIBUTION

WILD BUNCH DISTRIBUTION
108, rue Vieille du Temple
75003 Paris
Tél.: 01 53 10 42 50
distribution@wildbunch.eu
www.wildbunch-distribution.com

RELATIONS PRESSE

Magali Montet
Tél.: 06 71 63 36 16
magali@magalimontet.com
Jonathan Fisher
Tél.: 06 60 28 84 59
jonathan@magalimontet.com

Les photos et le dossier de presse sont téléchargeables sur le site du film
www.no-lefilm.com/presse

Synopsis

Chili, 1988. Lorsque le dictateur chilien Augusto Pinochet, face à la pression internationale, consent à organiser un référendum sur sa présidence, les dirigeants de l'opposition persuadent un jeune et brillant publicitaire, René Saavedra, de concevoir leur campagne. Avec peu de moyens mais des méthodes innovantes, Saavedra et son équipe construisent un plan audacieux pour libérer le pays de l'oppression, malgré la surveillance constante des hommes de Pinochet.

Pablo Larraín - Biographie

Pablo Larraín est né à Santiago du Chili en 1976. Il est le co-fondateur de Fabula, société qui se dédie à la production de cinéma, télévision et publicité.

En 2005, il réalise son premier long-métrage, *Fuga*.

En 2007, Pablo Larraín dirige son second film : *Tony Manero* qu'il coécrit avec Mateo Iribarren et Alfredo Castro. Le film est sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs au Festival de Cannes de 2008.

Santiago 73, Post Mortem, son troisième long-métrage, qui a pour acteurs principaux Alfredo Castro et Antonia Zegers, est sélectionné en compétition du Festival International de Venise en septembre 2010.

En 2010, Pablo Larraín réalise *Prófugos*, la première série de télévision produite au Chili par HBO. Il commencera, en juin 2012, le tournage de la deuxième saison.

No est son quatrième long-métrage.

Entretien Pablo Larraín

Comment avez-vous utilisé les caméras de l'époque pour trouver le langage cinématographique du film ?

Nous avons utilisé le même format que celui de presque toutes les archives originales qui sont dans le film. Ainsi, nous avons obtenu comme résultat une image identique à celle réalisée dans les années 80, afin que le spectateur parcoure cet imaginaire sans différencier le matériel d'archives et l'image filmée lors du tournage. Nous évitons ainsi la perception d'un matériau « d'époque » en créant un hybride, de temps, d'espace et de matériel, généré grâce à des caméras à tube Ikegami de 1983. Le format presque carré en 4:3, et ce choix unique dans la technique audiovisuelle de réaliser ce film avec des caméras vidéo analogiques sont aussi une manière de résister à l'hégémonie esthétique du HD.

Comment le modèle utilisé pour vaincre la dictature s'est-il installé dans le Chili post-Pinochet ?

René Saavedra est un enfant du système néolibéral impulsé par Pinochet. C'est pour cela qu'il est intéressant que ce soit lui, avec les mêmes outils idéologiques que ceux mis en place par la dictature, qui se charge de mettre Pinochet en déroute. Il le fait en inventant une campagne publicitaire remplie de symbolismes et d'objectifs politiques, qui en apparence sont seulement une stratégie de communication, mais qui en réalité cachent le devenir d'un pays. Pour moi, la campagne du Non est la première étape de la consolidation du capitalisme comme unique système possible au Chili. Ce n'est pas une métaphore, c'est directement cela, de la publicité pure et dure, amenée à la politique.

Que signifie pour vous d'achever cette trilogie, après *Tony Manero* et *Santiago 73, Post Mortem* ?

Clore un cycle. En espérant que les films génèrent des liens entre eux. *Santiago 73, Post Mortem* parle des origines de la dictature, *Tony Manero* de son époque la plus violente, et *NO* de sa fin. Peut-être que ce qui m'intéresse le plus, c'est de faire le bilan, de revisiter l'imaginaire de la violence, de la destruction morale et de la distorsion idéologique, pas pour la comprendre, mais pour dire qu'elle a existé. Peut-être qu'avec le temps les films donneront un regard sur une période pleine de labyrinthes sombres et tristes, de joies maladroites et souvent forcées.

Entretien Gael García Bernal

René Saavedra est-il un symbole de l'époque dans laquelle il a vécu ? Ou s'agit-il d'un symbole de ce que nous vivons aujourd'hui ?

René est un personnage inhérent au contexte dans lequel il a vécu, mais il est aussi éternel ; il symbolise le réveil politique d'une personne en apparence apolitique. Etant une conséquence de la politique vécue par ses parents dans l'exil, la persécution, un être toujours étranger, il recherche au cours de l'histoire une manière inaperçue de se réconcilier avec son être politique qui est appelé à changer son milieu immédiat. J'ai l'impression que ce passage à la maturité est constant chez l'être humain, en se rendant compte que l'on peut changer les choses par soi-même.

Quelle est selon vous la plus grande réussite de la campagne du NON, en considérant sa dimension politique et publicitaire ?

La plus grande réussite de la campagne du NON a été d'une part, d'utiliser le système néolibéral mis en place par la dictature, et d'autre part, la démocratisation des médias dans l'état rudimentaire dans lesquels ils se trouvaient à l'époque. On peut dire que la campagne a dépassé la droite par la gauche, et par la droite. Ils ont appelé à l'optimisme et à la joie, dans un pays submergé par les chocs douloureux, conséquences de sa politique récente.

Pinochet est l'unique dictateur de l'histoire récente à avoir abandonné le pouvoir à travers une élection démocratique. Comment voyez-vous Saavedra avec cette perspective ?

Je pense que ce qui a triomphé à ce moment là, est un des actes fraternels les plus importants et les plus purs qu'ait vécu la démocratie dans le monde. En s'engageant sciemment dans une campagne que la grande majorité estimait frauduleuse dès ses débuts, Saavedra et son équipe ont estimé que le sacrifice en valait la peine et ont décidé de l'assumer une fois pour toutes. Pour eux, pour leurs parents, pour leurs enfants. C'est pour cela que Saavedra m'a plu, car il s'est converti en quelqu'un d'héroïque et de plausible. Longue vie à Saavedra. Il me manque déjà.

Entretien Alfredo Castro

Comment rapprocher Raúl Peralta (*Tony Manero*), Mario Cornejo (*Santiago 73, Post Mortem*) et Luis Guzmán (*NO*) ? Comment sont-ils liés ?

Raúl Peralta, Mario Cornejo et Luis Guzmán fraternisent dans leur solitude, dans leur invisibilité aux autres, dans leur relation de soumission au pouvoir. Ce qui cependant les rend radicalement différents, c'est que Guzmán croit et soutient une idéologie. Guzmán est le représentant le plus nuisible et le plus dangereux de la droite chilienne, un arriviste dépourvu de tout talent mais dévoué et utile à la dictature. Ce qui m'a personnellement ému dans ce rôle c'est sa solitude infinie et l'espérance secrète d'entrer un jour dans le cercle fermé et familial de Pinochet, tout en sachant qu'il n'y arrivera jamais. C'est le contraire de Raúl, un être dépourvu d'idéologie, qui prétendait, dans son coin de l'histoire, exercer le pouvoir sur les plus dépourvus que lui et tuer aussi impunément que le dictateur. Enfin, Mario, un homme que les circonstances historiques ont subitement converti en un personnage de l'histoire la plus sanglante et indésirable de la nation chilienne. Guzmán, par lui-même, adhère à des idéologies analogues : la dictature et le marché. Aucun sentimentalisme, aucun idéal, aucun geste et aucune poésie. La seule idéologie du marché, du trafic et du commerce, qui ne distingue pas un dictateur d'un micro-onde.

C'est votre troisième film qui se situe à la même époque. En considérant qu'il s'est aujourd'hui écoulé presque trois décennies, comment travaillez-vous la perception du temps et de l'espace ?

Je ne pense pas qu'il s'agisse de la « même époque ». La manière dont Pablo Larraín révèle cela est intéressante : dans *Tony Manero*, il retrace les instants les plus répressifs et cruels de la dictature. Postérieurement, dans *Santiago 73, Post Mortem*, il observe les débuts de cette horreur ; et dans *NO* l'apparente agonie de la dictature. Apparente car celle-ci a continué et poursuit son œuvre au Chili derrière les ombres d'une démocratie de façade. Bien que les trois films soient rapprochés dans le temps, ils n'appartiennent pas à la même époque. Une « époque » peut se passer en quelques heures, en quelques jours. Cette « époque », cette dictature, avec d'autres visages plus « démocratiques », continue d'opérer aujourd'hui comme une structure de pouvoir et de système économique à travers de puissants groupes, une structure aussi cruelle dans sa ségrégation et sa discrimination envers les plus démunis que l'a été la néfaste dictature qui les a mis en place.

Que pensez-vous du fait que la publicité ait un rôle aussi important dans la communication politique actuelle ?

Cette relation, entre politique, propagande et agitation de masse, est nécessaire pour provoquer de grands changements sociaux, et a toujours existé. Pendant la Première Guerre Mondiale, il s'est créé en Europe des Ministères de la Propagande ou de l'Information ; plus tard la même chose en Russie avec Lénine, et en Allemagne avec le mouvement nazi. Il est arrivé la même chose au Chili avec le référendum de 1988. La dictature dispose de tout l'appareil de communication en sa faveur ainsi que d'un grand soutien citoyen. Cependant, il apparaît nécessaire aux créatifs de la campagne d'accéder à cette grande masse terrorisée d'indécis et de dissidents, avec des messages symboliques qui font appel à l'inconscient des personnes, à leurs instincts, leurs émotions et leurs sentiments. Simplifier au maximum les idées, peu d'idées mais claires et concentrées. C'est pour cette raison que le slogan de la campagne du Non, principalement dirigée par de jeunes publicitaires, « La joie arrive enfin » est, comme le dit si bien Gúzman, mon personnage dans le film, une promesse, un idéal de futur et de changement qui est imbattable. Et il en fut ainsi.

Liste technique

Réalisé par	Pablo Larraín
Produit par	Juan de Dios Larraín, Daniel Dreifuss
Producteurs exécutifs	Jeff Skoll, Jonathan King
Producteurs associés	Niv Fichman
Scénario	Pedro Peirano
Conseil au scénario	Eliseo Altunaga
D'après la pièce	<i>The Referendum</i> d'Antonio Skármeta
Image	Sergio Armstrong
Montage	Andrea Chignoli
Décors	Estefanía Larraín
Direction de production	Eduardo Castro
Son	Miguel Hormazábal
Post-production	Cristián Echeverría

Liste artistique

Gael García Bernal	René Saavedra
Antonia Zegers	Verónica
Alfredo Castro	Lucho Guzmán
Luis Gnecco	José Tomás Urrutia
Marcial Tagle	Alberto Arancibia
Elsa Poblete	Carmen
Pascal Montero	Simón
Roberto Farías	Marcelo

